

## Le temps dans l'amour et la relation thérapeutique

EPCI  
6 octobre 2007  
Aldo Naouri  
Paris

Pépé, Pépé ! Tu as 65 ans ?  
Soix-an-te-cinq ans !  
Moi, je n'ai que 8 ans.  
Et la vie me paraît déjà tellement longue !  
(Un de mes petits enfants)

Bonjour.

À tort ou à raison, j'ai cru comprendre que le texte que je devais produire n'était destiné qu'à introduire un débat.

J'espère ne pas m'être trompé. Parce que c'est dans ce sens que je l'ai conçu.

Et je vais commencer par vous faire un aveu – un premier d'ailleurs, parce que vous verrez que je m'en permettrai d'autres.

D'avoir été sollicité pour traiter « du temps dans l'amour et la relation thérapeutique » m'a laissé longtemps perplexe.

Voilà réunis en effet, trois thèmes, tellement vastes et tellement difficiles à cerner, que des bibliothèques entières n'ont pas réussi à les épuiser !

Que pourrais-je donc en dire, moi, à partir de ma seule expérience clinique de pédiatre, toute hybride qu'elle ait pu parfois paraître ?

Pas grand chose, je le crains.

En tout cas, certainement rien de ce que vous seriez en droit d'attendre, aussi bien du côté de la forme que de celui du fond.

Et pour cause !

Si je prends par exemple cette histoire de temps, mon activité professionnelle n'a pratiquement eu à en privilégier que la dimension chronologique. Une dimension déjà difficile à gérer à elle seule. Et surtout capable de faire payer très cher sa négligence. En particulier en cas d'urgence. Et comme l'urgence est toujours impossible à anticiper, elle finit par hanter la pratique au point de l'habiter intégralement.

Mais si la férule de cette dimension s'arrêtait là, ce ne serait que demi mal !

De fait, elle ne cesse pas d'obnubiler, tant elle scande jusqu'à l'intimité du biologique et du physiologique. Il importe, pour ne citer que ces exemples, d'avoir constamment à l'esprit le rythme de renouvellement des différentes

cellules du corps, le cycle des sécrétions humorales ou la durée de vie des médicaments. Même la surveillance des processus de développement, rigoureusement chiffrés, lui est soumise. Tout autant d'ailleurs que le sont les stratégies diagnostiques ou les entreprises thérapeutiques.

C'est comme si le métier de médecin ne pouvait jamais se distraire de la menace d'un Chronos réputé, non sans raison, implacable.

En pédiatrie, c'est une menace plus terrifiante encore. Dans la mesure où la mort d'un enfant, avec le bouleversement de l'ordre générationnel qu'elle entraîne, est devenue inacceptable et pratiquement impossible à métaboliser.

Il n'en va pas différemment de l'amour et de ce qui m'a été donné d'en voir et d'en percevoir.

Rien d'autre, quelque expression puisse-t-il emprunter, que l'agrippement pérenne de l'enfant à sa mère.

Et, en miroir, le formidable investissement, tout aussi pérenne, de cette mère sur lui : ne l'a-t-il pas inscrite dans la gloire de l'écrasant statut qu'elle avait concédé jusque-là à sa propre mère ? C'est à son tour de jouir ! C'est à son tour de pouvoir utiliser un enfant pour parachever – le plus souvent à sa guise, aujourd'hui – son parcours de vie.

Pour ce qui est enfin de la relation thérapeutique, elle m'a toujours semblé répondre – société de consommation oblige ! – à de très banals critères de disponibilité et d'efficacité. Chronos encore, en quelque sorte ! On venait chez moi parce que je recevais tard, que j'acceptais les gens venant à la porte sans rendez-vous, que j'avais une consultation le samedi et que ma pommade pour les fesses et mes gouttes pour le nez étaient particulièrement efficaces...

Voilà dressé un tableau très rapide.

J'espère qu'il vous aura néanmoins permis de comprendre pourquoi j'ai été perplexe.

Mais comme je ne pouvais tout de même pas me soustraire à la flatteuse et aimable invitation de Gérard Bonnet – que je remercie au passage – , j'ai dû passer outre ma perplexité et me mettre à la tâche.

Il m'est alors immédiatement venu une association.

J'ai tenté de la chasser. Mais plus je le faisais, et plus elle insistait.

J'ai donc fini par accepter de suivre le chemin qu'elle m'invitait à explorer. En me disant tout d'abord que vous le comprendriez, accoutumés que vous êtes aux vertus potentielles du processus. Et qu'ensuite elle avait l'avantage de coller à notre propos tout en se présentant comme un de ces cas cliniques qui ouvrent quantité de perspectives.

Elle avait par ailleurs un autre mérite, et non des moindres : elle s'inscrivait en effet de façon sensible dans un univers au sein duquel Chronos se trouve contraint de concéder une place à la mémoire, à l'histoire, à ce qui déclinerait en quelque sorte certaines des dimensions qu'il s'évertue à étouffer.

Elle ramenait une scène que j'ai vécue avec ... ma mère !

L'agrippement pérenne...

Je vous le disais ! Et en voilà, si vous prêtez attention aux stigmates de mon âge, une illustration des plus édifiantes !

C'était, donc, il y a longtemps.

Et je ne savais pas alors que ma mère, très vieille, était à quelques semaines à peine de son décès.

Je dînais en tête à tête avec elle.

Elle a soudain éclaté en sanglots. Ce qui lui arrivait fort rarement.

C'était en effet une femme forte, énergique et endurcie par les vicissitudes de la vie qu'elle a menée.

Et comme je lui demandais, tout naturellement, ce qui pouvait la faire ainsi pleurer, elle m'a répondu, en hoquetant, que c'était parce que ...sa mère ne l'avait jamais aimée !

Je vous laisse imaginer ma stupéfaction...

J'étais pantois. Envahi par un étonnement si grand que j'ai eu, par la suite, à le découvrir à tiroirs, sinon porté à sa propre puissance.

Parce que ce qui m'a tout d'abord étonné, ça a été mon étonnement lui-même.

En principe, il n'aurait pas dû survenir.

J'étais un homme mûr, un homme d'expérience, un médecin aguerri, un pédiatre qui en avait entendues des mères parler de la leur. Et, en plus, j'avais, déjà loin derrière moi, un parcours analytique des plus correctement accomplis !

J'avais, autrement dit, absolument tout ce qu'il fallait pour garder sinon mon calme, du moins une certaine distance à ce que j'entendais.

Au lieu de quoi, j'étais étonné !

Et il m'est très vite apparu que ce à quoi je m'attendais le moins, c'est que cette histoire de fille et de mère puisse n'en finir jamais. Qu'elle puisse à ce point ignorer aussi bien l'écoulement du temps que la richesse d'un parcours de vie ou l'avancée en âge !

J'imagine que, de votre place, vous trouvez cela classique, sinon banal.

Et sans doute vous dites-vous, non sans raison, que si j'ai réagi comme je l'ai fait, c'est qu'il s'agissait de MA mère. Autrement dit de la mère majuscule, de la seule qui existât sur le champ pour moi et qui, que je le voulusse ou pas, se devait forcément dans mon inconscient, de n'en avoir, elle-même, jamais eue !

Vous n'avez bien sûr pas tort. Et je réagirais probablement moi-même à votre manière à l'écoute d'un récit de cette sorte.

C'est cela qui fait de chacun de nous un sujet. Un sujet engoncé dans SON histoire et pris, quoi qu'il ait fait de sa vie, dans les rets de ses signifiants, surtout quand, dans des circonstances inattendues, il lui arrive de retrouver la tonalité du discours de ce grand Autre dont il était persuadé s'être dépris !

À y regarder de ma position actuelle, ma surprise, c'était, après tout, ni plus ni moins que l'illustration de ce que j'ai désigné comme pérenne en parlant de l'agrippement... Redoublée sans doute du repérage, éhonté, d'une forme de « je sais bien, mais quand même » qui me signifiait subtilement qu'il était demeuré impudemment en place, alors que j'avais cru l'avoir évacué tant je m'étais évertué à le faire !

Ce qui a probablement contribué à ouvrir les tiroirs suivants de l'étonnement.

Même si j'en ai toujours eu une forme de conscience rationnelle, l'expérience que je vivais et la sensation aiguë qu'elle produisait en moi, m'ont fasciné. Dans ce contexte émotionnel, j'enregistrais la manière dont chacun de nous peut, brutalement et sans vergogne, soustraire à son seul gré le temps vécu à la pression continue de Chronos, et ramener sans la moindre difficulté le passé le plus lointain à la surface.

Ce n'était évidemment pas une première pour moi, loin s'en faut.

Mais qu'il prît à ma mère la brusque fantaisie de le faire, alors que nous partagions un repas, me semblait relever du plus pur arbitraire puisque rien ne pouvait le laisser prévoir ! Pourquoi avait-elle entrepris de revenir à ce lien si lointain, alors que nous avions encore tant de choses à partager ! Et qu'allait-elle donc quérir dans l'évocation de cet amour dont elle prétendait subitement avoir été privée ? Pourquoi l'extraordinaire conteuse qu'elle a toujours été a-t-elle choisi ce moment de sa vie pour se lancer dans cette confidence ?

« Les heures passent, mais le temps reste immobile » chante un personnage amoureux du *Capriccio* de Strauss.

Immobile, le temps.

Parce que potentiellement indifférent à la course des jours et à tout ce qui, y compris dans le biologique, le rythme en nous. Au point que ce qui s’y déroule s’inscrirait, pour chacun et quelle que soit sa culture, dans une inaltérable éternité.

Plus encore du côté féminin, si on en croit du moins un amusant commentaire talmudique qui interroge ce type d’inscription !

Relevant, qu’à une nuance vocalique négligeable près, le même mot hébreu *ZaKHaR* dit à la fois le ‘masculin’ et la ‘mémoire’, l’auteur en conclut que le mot *NeQeVa* qui dit le ‘féminin’ – et qui signifie étymologiquement *trou* –, n’est certainement pas à entendre autrement que comme ‘trou de mémoire’. Il plaide pour la pertinence de son propos en relevant que le corps féminin, pourvu de l’horloge biologique flagrante que constituent les règles, permettrait aux femmes ni plus ni moins que ... l’oubli !

Il s’agit bien sûr d’une vision du monde agencée et portée par la langue hébraïque.

On la retrouve pourtant dans la langue arabe – il est vrai que les deux langues sont très proches.

La langue arabe désigne elle aussi le masculin et la mémoire par le même mot *DKaR* – notez la proximité phonétique avec *ZaKHaR*. Mais elle va plus loin encore en désignant les femmes par le mot *NSa*, qui dérive du radical *ANaSa*, lequel signifie ‘oublier’ et par extension ‘distraire’.

Serait-ce à dire que les femmes ne s’encombreraient pas du superflu, privilégiant le seul essentiel ? L’essentiel féminin ? Un essentiel qui ferait une place exclusive à l’instantanéité. Une instantanéité adossée à un fond d’éternité. Un fond d’éternité constitué par l’ascendance ininterrompue des corps féminins désemboîtés les uns des autres, à la manière des poupées russes, depuis la nuit des temps. Ce dont serait témoin, au niveau biologique, la transmission en ligne féminine directe de l’ADN mitochondrial. Lors de la fusion des gamètes, il suffit en effet de dix secondes seulement pour que, par un processus enzymatique, l’ovule élimine l’ADN mitochondrial du spermatozoïde. Dix secondes seulement pour que la bru élimine sa belle-mère et inscrive, par ce point au moins, son futur enfant dans la chaîne de son ascendance féminine !

Voilà qui pourrait ouvrir un autre débat. Mais il nous éloignerait de ma narration.

Ce dont j’étais donc témoin, c’est, de fait, ce qui se constate régulièrement en fin de vie. Mais qui ne se perçoit évidemment comme tel, et sur un mode aussi massif, que dans l’après-coup.

Le sens commun ne dit-il pas des vieilles personnes qu'elles retombent en enfance ? Et ne parle-t-on pas à cette occasion de régression ?

Par delà l'expression récurrente d'une nostalgie, souvent agaçante pour l'entourage, c'est le retour de ce qu'il y a de plus ancien, le retour du *fond de la mémoire*, pourrait-on dire, tout comme on dirait 'le fond de l'écuelle'. Étrange, d'ailleurs, que même l'Alzheimer le conserve longtemps intact, ce 'fond' !

Ayant eu, en raison de mon âge, à accompagner de nombreux proches dans leurs lentes sorties de la vie, j'ai eu à constater régulièrement le fait. Il en va comme si, pour se résoudre à mourir, le sujet n'avait pas d'autre moyen que de faire ce pathétique pied de nez à Chronos. De revenir à l'état initial de son existence de vivant.

Ma mère régressait donc.

Et que pouvais-je faire pour la sortir de son état ?

Car j'estimais avoir à faire.

N'étais-je pas son enfant ?

Avec le statut de tous les enfants, quelque âge eussent-ils ! Le statut de tous ces enfants que j'ai vus défiler dans mon cabinet et qui, avec une touchante loyauté et les moyens dont ils disposent, se sentent littéralement astreints, quel que soit leur âge, de toujours voler au secours de leur mère. C'est ce qui m'a d'ailleurs conduit, avec le succès constant dont j'ai tenté de faire état, à m'occuper dans ma pratique beaucoup moins de l'enfant pour lequel on me consultait que de sa mère.

Fermement décidé donc à tirer la mienne de sa tristesse, j'ai opté pour la solution facile et habituellement consolatrice de la dénégation. J'ai donc mis ma mère au défi de me fournir un quelconque argument sur lequel elle pouvait appuyer son propos.

Redoublant de sanglots, elle m'a répondu : « Si ma mère m'avait aimée, elle m'aurait permis, comme elle l'a fait pour mes frères et sœurs, de donner son prénom à une de mes filles. »

Voilà qui aurait pu relancer plus vivement encore mon étonnement. J'ignorais en effet la note culturelle spécifique du credo sur lequel elle fondait son opinion.

Mais j'étais beaucoup trop occupé par le triomphe imminent que sa phrase me laissait entrevoir.

Car ma mère venait de se commettre dans le su de notre histoire commune. Et que je ne voyais rien dans cette histoire qui eût pu conférer à son propos la moindre validité.

J'étais sûr de pouvoir dénoncer enfin son arbitraire et assigner à son propos le statut d'une vague saute d'humeur sans grande importance. Je lui ai donc demandé, sur un ton presque moqueur, ce qui avait bien pu l'empêcher de

donner ce prénom à l'une de ses filles – je pensais aux trois sœurs avec lesquelles j'avais vécu au sein de ma nombreuse fratrie.

Elle m'a rétorqué qu'elle l'avait donné, qu'elle l'avait bien donné, ce prénom à l'une de ses filles. Mais que la pauvre enfant était morte à l'âge de quatre ans.

Et, sur sa lancée, sans faire le moindre cas de la sidération dans laquelle elle me jetait, elle s'est mise à me décrire cette enfant, l'amour qu'elle lui portait, les soins dont elle l'entourait, la manière dont elle la coiffait, les vêtements qu'elle lui faisait, les bijoux qu'elle lui achetait. Sa langue – le dialecte indigent dans lequel nous communiquions – est soudain devenue poétique et elle s'est mise à y faire circuler une tendresse que je ne lui avais jamais connue. En tout cas pas dans sa stature de mère de mes autres sœurs.

J'étais son dernier et je savais évidemment avoir eu deux frères et une sœur morts en bas âge. Mais je m'étais contenté de mettre ces décès au compte de la misère dans laquelle nous vivions et de l'impuissance de la médecine d'alors. Si bien que, même lorsque au cours de ma carrière, j'en suis arrivé à réfléchir au statut de la maladie et à son rigoureux déterminisme, je n'ai jamais repris cette part de notre histoire.

Or, elle m'éclatait au visage, cette histoire ! Au point que je n'ai plus écouté ma mère que d'une oreille distraite, la laissant parler, pleurer et cuver son chagrin. J'étais en effet fasciné par ce que ce récit m'apportait d'articulations jusque-là ignorées et qui me permettaient de mieux comprendre le destin de chaque membre de notre fratrie.

Ce récit, très personnel, vous me le pardonnerez, n'entend pas seulement illustrer ce qu'il en est de ce temps dont l'essence continue de nous échapper. Il témoigne aussi de la force de ce que nous appelons 'amour', sans plus savoir que pour le temps ce qu'il en est de fait.

Je dirais volontiers, paraphrasant en cela ce que saint Augustin disait à propos du temps, que nous croyons savoir ce qu'il en est de l'amour quand nous en entendons parler. Mais que nous avons le plus grand mal à le définir clairement si nous devons en parler.

Il suffit d'aller voir comment Proust l'a enfermé avec le temps dans la cathédrale commune qu'il leur a construite avec sa *Recherche*. Que sont donc ses phrases interminables, et pourtant si précises et si légères, sinon la manifestation de cet objectif à la fois crucial et impossible ? Et est-ce étonnant

qu'on lui ait découvert une mère aussi prévenante, envahissante et tendre que celle de saint Augustin ?

Est-ce étonnant qu'il ait été l'enfant souffreteux qu'il a été ?

Qu'est-ce donc que sa mère lui demandait et qui lui a tant pesé ?

Qu'est-ce donc que ma mère me demandait, à moi aussi qui ai eu une enfance scandée par la maladie ?

Qu'est-ce donc que ma mère demandait à cette sœur, qu'elle ramène en sa fin de vie, au point qu'elle en est morte ?

C'est une bien étrange formulation qui m'est venue sous la plume. Je refuse pourtant de la retoucher : rigoureusement exacte au point de vue syntaxique, mais tellement ambiguë dans ce qu'elle laisse entendre. Car le « elle en est morte » désigne assurément l'enfant mais peut tout aussi bien s'entendre comme concernant la mère.

Comme si, au sein d'un amour sans partage, chacune des deux devait mourir de l'autre.

« L'amour à mort ! », « L'amour contre la mort », « Mourir d'amour », « La mort de l'amour ». Combien souvent les deux mots ne sont-ils pas associés !

N'est-ce pas quelque chose de cet ordre que les mères d'aujourd'hui demandent à leurs enfants qu'elles hissent au sommet de la pyramide familiale ?

Ne tentent-elles pas, cannibales comme le fut sans doute ma mère avec cette sœur morte, de leur demander l'impossible ? N'y a-t-il pas, de plus en plus souvent, dans l'amour que les parents portent à leurs enfants, en se raccrochant éperdument à eux, une tentative de retrouver ce qu'ils croient avoir perdu de l'amour éternisant de leurs propres parents ?

Mais où se situe alors cette part perdue ? Qu'en est-il ? Quel est son contenu ? Quelle est sa fonction ? Et que nous apprend-elle sur l'articulation du temps et de l'amour ?

Sont-ce les balises de l'amour qui permettent de déployer le temps à la manière d'un accordéon<sup>1</sup> ?

Ou bien existe-t-il au cœur de l'amour quelque ingrédient hautement sensible à la dimension de ce temps et qui permettrait de le ressentir au point d'en faire le repère le plus solide de la durée vécue bergsonienne ?

Jusqu'à quel point la réputation de l'amour comme meilleur garant contre la mort est elle fondée ?

---

<sup>1</sup> L'image que je donne a été exploitée, avec beaucoup de talent, par Richard Jones dans la mise en scène qu'il a réalisée de l'opéra *Juliette ou la clé des songes* de Bohuslav Martinu, représenté à l'Opéra Garnier en novembre 2002



Serait-ce ce que nous apprendrait le fameux ‘hospitalisme’ qu’on croyait avoir disparu avant de le redécouvrir au sein des orphelinats de la Roumanie d’après Causescu ?

Faute d’amour, des enfants abandonnent la vie et se laissent glisser sur la pente de la mort !

Mais ceux qui sont sommés d’en ingurgiter une quantité indigeste réagissent-ils différemment ?

Y aurait-il une posologie correcte de l’amour ?

Si oui, quelle est-elle ?

Encore faudrait-il, pour répondre à ces questions, avoir une idée de ce qu’est cet amour !

Sur ce point, je me contenterai pour ma part de répondre de ma place de pédiatre.

En renvoyant chacun à l’image de ce bébé qui, tout repu qu’il soit et prêt à s’endormir, sans se résoudre à lâcher le mamelon qu’il a entre les lèvres, esquisse un sourire divin.

L’amour doit avoir à faire, dans son essence, avec l’élation ressentie à cet âge-là.

Une élation si précisément et si profondément engrammée que la trace en est gardée à jamais.

L’autre, aimé et/ou aimant, n’est investi que de la promesse dont on le crédite : ramener, par un subtil effet de résonance, à cet âge, à cet âge-là, et pas à un autre. À cet âge où les bras de la mère faisaient promesse d’éternité.

Parce que lorsque se perçoit, à la fin de la première année, même dans la dimension brumeuse qu’on peut imaginer, la vectorisation du temps et l’inéluctabilité de la mort qu’amorce l’angoisse de l’abandon, le sort, tout refusé qu’il soit n’en est pas moins scellé.

Ce qui, sur fond de la profonde solitude alors ressentie — perceptible lors du fameux stade du miroir – condamne en quelque sorte chacun à errer. Et ce, jusqu’à reconnaître l’inanité de ce désir de retour à cet âge tendre et à accepter l’échéance qui, pour inéluctable et détestable qu’elle soit, n’en laisse pas moins une belle tranche de vie à vivre.

Encore faut-il, pour qu’une telle option puisse être adoptée et prévaloir, que l’éducation et le message environnant, reconnaissant au père une place et relayant sa parole, cautionnent le statut du manque. Qu’ils fassent savoir à l’enfant « qu’on ne peut pas tout avoir », au lieu de le laisser croire, comme le fait de nos jours la perversion ordinaire, « qu’il a droit à tout » !

On peut brancher sur le dispositif explicatif, que je ne fais qu'ébaucher, les notions de narcissisme, d'objet perdu, de phallus et tous les mécanismes dont use l'inconscient pour dire la vérité du sujet. Il ne s'agira jamais que de notions qui, en usant de la trame du temps, scandent chacune à sa manière l'aventure amoureuse de tout sujet.

La dynamique des couples modernes nous l'illustre.

Alors même que, comme jamais auparavant, les conditions sont réunies pour que tout individu puisse changer de partenaire tous les jours, on le voit s'évertuer à vouloir obstinément faire couple. Tout comme on le voit, ayant fait couple à sa seule convenance, se lasser tôt ou tard de l'objet de son choix et se lancer dans une polygamie diachronique. N'est-ce pas la trace tyrannique de la dyade qui œuvre là ? Sur fond d'un temps qu'on imagine pouvoir remonter en maîtrisant son implacable vectorisation ?

C'est pourquoi, lorsqu'un sujet entreprend de vouloir comprendre ce qu'il en a été de son aventure, il faut – avec lui et pour lui – amadouer le temps, le prendre, le scander, l'appivoiser, encourager son déploiement, en faire son allié. Parce qu'il est au cœur même de l'aventure et que celle-ci est vécue – physiologiquement et universellement – sur fond d'un effroi sidérant. Un effroi dont il est non moins universellement convenu, qu'à défaut d'être supporté ou trompé par le recours à l'amour, il serait toujours à taire.

À taire, dans le silence de toute une vie, comme l'a fait ma mère.

Signant dans son propos, sans que j'aie pu m'en douter, l'acceptation de sa fin proche en la mettant sur le compte de la faillite de l'amour de sa mère.

Point où l'on revoit Chronos montrer une fois de plus son insupportable pouvoir ! Car si j'ai reçu ce propos et qu'il m'a été transmis, à ma place de fils, en guise de message d'adieu, c'est qu'il était inscrit dans le droit fil de la succession des générations. Une manière qu'aura eu ma mère de me dire que si l'idée d'éternité était pour moi encore attractive, elle n'est de fait perceptible comme telle que sur un mode fugace auquel je ne dois pas me raccrocher.

Effroi à taire, disais-je.

Parfois dans le silence de toute une vie, ai-je ajouté.

Cet effroi n'est plus tu aujourd'hui.

Sur fond des images de mort dont nous abreuvent nos écrans, il est tout simplement nié, trompé, évacué. Et recouvert par le tintamarre de nos sociétés du bruit, de la surinformation, du zapping, du ready-made, de l'image et du frelaté. Le tintamarre de nos sociétés qui, effaçant la différence des sexes et celle des générations, s'évertuent à faire en sorte, à qui mieux mieux, que l'amour n'ait plus à s'inscrire que dans l'instant et que le temps ne se perçoive en aucune

manière, qu'il devienne une denrée négligeable, obsolète, inaccessible et bien sûr hors de prix.

Lorsque Lacan énonce par exemple qu' « on ne guérit pas parce qu'on se souvient, on se souvient parce qu'on guérit », ne met-il pas, au premier plan de la relation thérapeutique, le maniement d'un temps qui réserve toujours des surprises ?

C'est ce qu'exprime, d'une autre manière, un personnage romanesque afghan brutalement transplanté en Amérique<sup>2</sup>, quand il s'écrie excédé : « Dans ce pays, même les mouches sont pressées ! »

Je vous remercie.

---

<sup>2</sup> Hosseini Khaled : *Les cerfs-volants de Kaboul*, Belfond, 2006